

Légère traverse de fer dans un châssis de vitreaux.

BARLOTTA (Joseph), littérateur italien, né à Trapani (Sicile) en 1654, était oratorien. Il a donné un poème sur le massacre des Innocents, sous ce titre singulier : *La voce del Verbo troncata in bocca al martirio d'colpi dell'incontinenza d'Erode* (1695). On a aussi de lui un drame dont saint Eustache est le héros, des odes, des dialogues, des sermons, etc.

BARLOW (Thomas), théologien anglais, né à Longhail en 1607, mort en 1691. Il se prononça pour le parlement et se rallia ensuite, avec non moins de zèle, à la restauration. Cette souplesse lui valut de nombreuses dignités, des chaires, enfin l'évêché de Lincoln. Sous Jacques II, il ménagea le catholicisme, qu'il avait jusque-là attaqué avec vigueur, et fit une nouvelle volte-face à l'avènement de Guillaume d'Orange. Jamais il n'hésita à se ranger du parti du plus fort. C'était un bon théologien et un casuiste subtil, ce qui s'accorde assez bien avec sa conduite. Ses principaux ouvrages sont : *De la tolérance en matière de religion* (1660) ; *L'Origine des sinécures* (1676) ; *Principes et doctrine de la cour de Rome sur l'excommunication et la déposition des rois* (1679, trad. en français) ; *Cas de conscience*, résolus par lui et publiés après sa mort, etc.

BARLOW (Nicolas), horloger anglais, inventa, en 1676, les pendules à répétition et, environ quinze ans plus tard, les montres de la même espèce.

BARLOW (Francis), dessinateur et graveur anglais, né dans le Lincolnshire en 1630, fut élève de Shepherd, travailla à Londres et mourut en 1702. C'est par erreur que quelques auteurs le font naître à Cambridge, en 1646 ou 1649, car le poème de B. d'Edward Benlowes, *Theophilus*, publié en 1652 (in-4°) est orné de planches gravées par lui. Il excellait à représenter les animaux. C'est d'après ses dessins que Wenceslas Hollar a gravé quelques-unes de ses œuvres les plus recherchées des amateurs : *Varia quadrupedum species* (8 planches in-fol.) et *Diversæ avium species* (12 planches in-fol.). Barlow a gravé lui-même à l'eau-forte une pièce remarquable, *L'aigle et le chat*, et cent douze vignettes pour une édition des *Fables d'Esopé* (Londres, 1666, in-fol.).

BARLOW (Inigo), graveur anglais, travaillait à Londres vers la fin du XVIII^e siècle. Il a exécuté un certain nombre de planches pour une édition des *Œuvres de Shakespeare* (Londres, 1791, in-fol.).

BARLOW (T.-O.), graveur anglais contemporain, traduit avec une grande finesse de burin, et dans des tons doux et vaporeux, les compositions des peintres de son pays. Il a envoyé à l'exposition universelle de Paris, en 1855, une *Jeune mère et son enfant*, d'après T. Sant ; une *Gitan et son enfant*, d'après J. Philipp ; le portrait de M. W. Fairbairn, d'après Westcott. Il a aussi exposé à Londres, en 1862, le *Huguenot*, d'après Millais ; la *Prison*, d'après J. Philipp, etc.

BARLOW (Joël), poète et homme politique américain, né en 1755 à Reading, dans le Connecticut, mort au village de Zarnawicka (près de Cracovie) le 22 décembre 1812, était le plus jeune fils d'un respectable fermier, qui mourut alors que Joël était encore sur les bancs de l'école. Pendant ses années d'étude, Barlow composa divers poèmes, entre autres la *Description de la paix*, dans laquelle on trouve en germe toutes les grandes aspirations humanitaires qui allaient bouleverser l'Europe de l'autre côté de l'Atlantique. Ces poésies furent publiées en 1778. Sorti du collège, le jeune homme étudia les lois, puis la théologie, qu'il abandonna bientôt pour s'enrôler comme amonier dans l'armée fédérale, alors en train de conquérir l'indépendance des Etats-Unis. Il y resta pendant toute la durée de la guerre, et y conçut et exécuta son grand pème intitulé la *Vision de Colomb*, qui fut publié par souscription en 1787, et dédié à Louis XVI, en reconnaissance de ce qu'il avait reconnu l'indépendance des Etats-Unis. Au rétablissement de la paix, Barlow revint à l'étude des lois et fut reçu avocat en 1785, en même temps qu'il entra dans la rédaction d'un journal hebdomadaire, le *Mercur américain*. En 1788, Barlow partit pour l'Angleterre en qualité de directeur, à Londres, de la compagnie de l'Ohio. Ce voyage l'attira naturellement sur le continent et à Paris, où il assista aux préliminaires de la Révolution et se lia avec les membres du parti girondin. Il se jeta alors dans le mouvement révolutionnaire et fit paraître à Londres, vers la fin de 1791, son *AVIS aux classes privilégiées* ; et, au mois de février suivant, un poème, la *Conspiration des rois*. Barlow traduisit encore, dans le courant de l'année 1792, les *Ruines de Volney*, qui avaient paru à Paris l'année précédente, et publia, le 16 septembre, sa *Lettre à la Convention nationale de France*, dans laquelle il suggérait à cette assemblée différentes réformes à apporter dans la constitution, et, entre autres, l'extinction du pouvoir royal. Ce fut aussi à la Convention qu'il envoya une adresse des républicains anglais, en remerciement de laquelle il reçut le titre de citoyen français. Barlow suivit en Savoie l'abbé Grégoire, et, de Chambéry, répandit en Piémont une proclamation dans laquelle il invitait les

habitants à se débarrasser de leur prétendu roi. Il revint ensuite à Paris, où il se livra, pendant trois ans environ, à des spéculations sur les valeurs publiques ; il fut ensuite nommé, en 1795, consul d'Amérique à Alger et à Tripoli, et négocia en Afrique plusieurs traités importants pour les Etats-Unis. En 1797, il revint en France, où il continua ses spéculations sur les assignats et publia même une brochure sur le commerce comparé des Etats-Unis, de la France et de l'Angleterre. Barlow réussit à faire une fortune considérable, et il acheta l'hôtel du comte de Clermont-Tonnerre, où il vivait somptueusement, lorsque, pris d'un accès de nostalgie après dix-sept ans d'absence, il résolut tout d'un coup de retourner dans sa patrie (1805) ; il s'établit alors à Washington. Ce fut là qu'il publia une seconde édition remaniée de sa *Colombiade*, nouveau titre de la *Vision de Colomb*, dédiée cette fois à son intime ami Robert Fulton. Ce poème, imprimé à Philadelphie avec le plus grand luxe, fut publié deux ans après dans le format in-12, et il le fut ensuite à Londres et à Paris ; c'est une épopée dans laquelle de fort beaux passages sont malheureusement ensevelis dans un fatras mythologique et allégorique assez ennuyeux. Il travaillait à une *Histoire des Etats-Unis*, lorsqu'il fut envoyé, en 1811, comme ministre plénipotentiaire à Paris. En 1812, alors que Napoléon accomplissait sa désastreuse campagne de Russie, Barlow fut invité à aller rejoindre le conquérant à Wilna. Il partit en poste ; mais, vaincu par le froid et par les fatigues du voyage, il fut, au retour, obligé de s'arrêter dans le petit village de Zarnawicka, où il prit un refroidissement au sortir d'une taverne juive, et mourut en très-peu de temps d'une fluxion de poitrine. Sa dernière œuvre fut un poème dans lequel il exprimait son admiration pour le génie de Napoléon. Il en dictait, de son lit de mort, les derniers vers à son secrétaire. Les œuvres de Joël Barlow, peu connues de nos contemporains, portent l'empreinte d'un esprit honnête et énergique ; mais elles se ressentent également de l'exagération de son caractère, et le grand nombre d'idées justes ou utiles qu'elles renferment font désirer une édition de ses œuvres choisies. Ses ouvrages en prose sont bien supérieurs à ses poèmes, dont la facile versification et les images pompeuses dissimulent assez mal les défauts de composition. Sa *Colombiade*, son meilleur poème, est écrite avec soin, en beaux vers ; on y trouve des épisodes très-remarquables, et cependant c'est une œuvre longue et ennuyeuse.

BARLOW (Pierre), l'un des plus célèbres savants de l'Angleterre, né à Norwich en 1776, mort en 1862. Fils d'un ouvrier, il dut à sa seule intelligence et à son amour pour l'étude, d'abord l'instruction, puis la haute position scientifique qu'il sut acquérir. Devenu répétiteur de mathématiques et de physique à l'Académie militaire de Woolwich, en 1806, il fut bientôt après nommé titulaire de cette chaire, qu'il occupa quarante ans, puis il fut élu successivement membre de la Société royale (1823), de la Société d'astronomie (1829), membre des académies de Saint-Petersbourg et de Bruxelles, de la Société des sciences et des arts d'Amérique, et enfin membre correspondant de l'Institut de France. Il est connu dans le monde savant à triple titre, pour ses travaux sur les mathématiques, sur la physique et sur la mécanique. Lorsque les progrès de l'art nautique tendirent à substituer partout le fer au bois dans la construction des vaisseaux, on s'aperçut qu'une si grande masse de métal impressionnait fortement l'aiguille aimantée de la boussole, et que les erreurs les plus regrettables pouvaient en résulter pour la direction des navires. M. Barlow parvint à neutraliser en grande partie cette action, au moyen d'un disque en fer posé près de l'habitacle, et il composa, à ce sujet, un traité complet de l'électro-magnétisme, sous le titre d'*Essais sur l'attraction magnétique* (1820). Ces beaux travaux lui valurent, en Angleterre, la médaille d'or de Copley (1825), la plus haute distinction que puisse décerner la Société royale, et, en France, la récompense accordée aux découvertes utiles à la navigation. L'astronomie lui est redevable d'une importante amélioration dans les télescopes achromatiques. En substituant au *flint-glass* le sulfure de carbone, dont la puissance de réfraction est double de celle du verre, il parvint à construire un télescope avec lequel il put corriger les erreurs des catalogues d'étoiles de MM. W. Herschel et South. Ce télescope, dont l'ouverture avait huit pouces, était le plus grand qui eût été construit en Angleterre, avant celui d'Herschell.

Comme mécanicien, il s'est surtout occupé des chemins de fer, et il a consigné le résultat de ses longues expériences dans son grand *Traité sur les matériaux de construction*, qui est considéré, en Angleterre et à l'étranger, comme faisant loi sur ces matières, et qui a été traduit dans toutes les langues de l'Europe. Un système de rails porte son nom. Outre les ouvrages cités plus haut, un grand nombre d'articles publiés par Barlow, de 1821 à 1836, dans les *Transactions philosophiques*, et de remarquables rapports écrits, présentés au parlement sur des questions de chemins de fer, ont dû à ce savant : *Recherches élémentaires sur la théorie des nombres* (1811) ; *Nouvelles Tables mathématiques* (1814 et 1840) ; *Nouveau Dictionnaire philosophique et ma-*

thématique (1814) ; *De la construction des télescopes achromatiques* (1829 et 1833) ; *De l'outillage et des manufactures de la Grande-Bretagne* (1837), etc.

BARLOW (Francis), homme d'Etat et général américain, né à New-York, exerça d'abord la profession d'avocat dans sa ville natale. Lorsque éclata la guerre de la sécession, il s'engagea, le jour même de ses noces, comme simple soldat dans le 12^e régiment des volontaires de New-York (avril 1861) et fut nommé lieutenant après trois semaines de séjour au camp. A bout de trois mois, il retourna à New-York et contribua puissamment à la levée et à l'organisation du 61^e régiment de volontaires new-yorkais, dont il fut nommé lieutenant-colonel par le gouverneur Morgan. Il fut fait brigadier général peu après la bataille d'Antietam, reçut plusieurs blessures, en particulier à Gettysburg, où il fut renversé de son cheval après avoir été atteint de quatre balles. Il servit sous le général Grant, depuis l'entrée de ce dernier en Virginie jusqu'à la prise de Richmond et à la capitulation de l'armée de Lee. Le 1^{er} janvier 1866, par suite d'élection, il a rempli les fonctions de secrétaire d'Etat (ministre dirigeant) de l'Etat de New-York.

BARLOWE (Guillaume), théologien anglais, mort en 1568. Il appartenait à l'ordre des augustins, fut envoyé par Henri VIII en Ecosse, seconda les réformes religieuses de ce prince, et obtint en récompense les évêchés de Saint-Asaph, de Saint-David, de Bath, puis de Wells. Il se convertit au protestantisme, passa en Allemagne pendant la sanglante réaction catholique du règne de Marie, et devint, sous Elisabeth, évêque de Chichester. On a de ce prélat des ouvrages de controverse et de théologie : *Entenement de la messe* ; *Homélies chrétiennes*, et autres écrits oubliés.

BARLOWE (Guillaume), physicien anglais, fils du précédent, mort en 1625. Il fut chapelain du prince Henri, fils de Jacques I^{er}, et archidiacre de Salisbury. Il est le premier qui ait écrit sur les propriétés de l'aimant. Il a fait sur ce sujet des découvertes intéressantes. Voici les titres de ses écrits : *L'Aide du navigateur* (1597) ; *Avertissement magnétique ou Observations et expériences concernant la nature et les propriétés de l'aimant* (1616).

BARMÉCIDES ou **BARMÉKIDES**, nom d'une famille d'origine persane, dont les descendants occupèrent à Bagdad, sous les premiers califes abbassides, les charges les plus élevées, et jouirent pendant longtemps, en Orient et en Europe, d'une grande réputation de noblesse, de justice, de magnanimité et de générosité. On dit encore, en Perse et dans tout l'Orient, les *Barmécides*, comme nous disons chez nous les Guises, les Rohan, les Montmorency. Lorsque les Abbassides s'emparèrent en Orient de la puissance souveraine, au détriment des Omniades, comme cela arrive ordinairement dans le système monarchique, c'est-à-dire par l'usurpation, ils trouvèrent dans le Khorassan, qu'ils venaient de conquérir, une famille illustre et puissante, d'origine persane, qu'on appelait les *Barmécides*, du nom de Barmek, le premier de cette race, et voici comment les historiens persans expliquent l'origine de ce nom. Le chef de cette famille se présenta un jour devant le calife, tenant une bague empoisonnée ; celui-ci ayant demandé une explication à ce sujet : « *Ta der hengami chedaiat barmekem* (c'est afin de la sucer au moment de la nécessité), » répondit le serviteur, et le surnom de *Barmek* lui resta. En embrassant la religion musulmane (96 de l'hégire, 714 de J.-C.), Barmek ajouta à ce nom celui de *Djafar*, et se fixa à la cour du calife. Son fils Khaled-ben-Barmek s'attacha, à son tour, à la fortune des Abbassides, et remplit, à la cour d'Aboul Abbas Saffakh, la charge de grand vizir ; il conserva ce poste sous le calife Almansour, successeur d'Aboul Abbas, et eut le courage de s'opposer à son maître, qui voulait faire détruire le palais des rois persans de Médan, pour en employer les matériaux à la construction de Bagdad. L'historien oriental Masoudi prodigue les plus grandes louanges à Khaled-ben-Barmek, dont, dit-il, la sagesse, l'éloquence, la franchise et le courage n'ont été dépassés par aucun de ses successeurs. Son fils Jahia-ben-Barmek inspira à son tour tant de confiance au calife El Mahdi, successeur d'Almansour, que, l'an 163 de l'hégire, El Mahdi le créa gouverneur et conseiller du plus cher de ses fils, le prince Haroun-al-Raschid, qu'il avait eu d'une esclave nommée Khaizeran. Les historiens orientaux font aussi les plus grands éloges de ce petit-fils de Barmek : il était brave, généreux, savant, également habile dans l'administration civile et dans l'art militaire, mais surtout d'une libéralité célébrée par tous les poètes ; on cite des traits vraiment merveilleux de cette magnificence, qui est passée en proverbe. Il ne montait jamais à cheval sans être muni de bourses qui contenaient chacune 200 pièces d'argent, qu'il distribuait à tous les mendiants qui se présentaient à sa rencontre. Un cavalier le suivait, chargé de lui remettre de nouvelles bourses quand les premières étaient épuisées. Ce vizir eut la plus grande part à l'éclat du règne d'Haroun-al-Raschid, qui dut aux services et aux qualités de son ministre beaucoup de sa renommée et de sa gloire.

Jahia laissa quatre fils dignes de lui :

Fadhel-ben-Jahia, Djafar, Mohammed et Mousa. Mais, avant de passer aux nouveaux vizirs, donnons ce tableau que l'historien Fakhr-Eddin-Razi a laissé de Jahia : « Il agrandit les limites de l'empire, remplit le trésor public, répandit l'abondance parmi les provinces et fit briller le trône du calife d'un nouvel éclat. Il suffisait seul à toutes les affaires du gouvernement. Il était éloquent, sage, instruit, ferme et prudent. Il se montrait doux, modeste et généreux. Son éloge était dans toutes les bouches, et tous les poètes ont célébré ses qualités. »

Fadhel-ben-Jahia, qui lui succéda, poussa la vertu de son père et de son aïeul à un point qui passe toute croyance. Il donnait, rapporte Fakhr-Eddin, des maisons, des terres, des millions, comme un autre aurait donné un simple bijou ; il était spirituel et poète, mais d'un esprit légèrement enclin à l'épigramme. Quoi qu'il en soit, ajoute l'historien persan, Fadhel s'est distingué entre tous les contemporains par ses libéralités, et il doit être compté parmi les hommes les plus généreux que la terre ait jamais portés. — Il avait été allaité, dit encore le même historien, par la mère de Raschid, et Raschid avait sucé le lait de la mère de Fadhel. Malgré cela, c'est Djafar, deuxième fils de Jahia et frère de Fadhel, que préférait Haroun. Djafar était aussi distingué par son éloquence, son jugement, la finesse de son esprit, que par ses manières nobles et l'égalité de son humeur. Il surpassait son frère en urbanité, en pénétration, en sagacité et en souplesse, et ces qualités lui avaient concilié la faveur d'Haroun, qui ne pouvait se passer de lui, et qui en avait fait son compagnon, son confident, son ami.

Les auteurs orientaux fournissent d'exemples qui montrent la faveur extraordinaire dont Djafar jouissait auprès d'Haroun. L'an 176 de l'hégire, le calife nomma son favori gouverneur général des provinces de l'Ouest, depuis Anbar jusqu'aux frontières de l'Afrique, poste que celui-ci remplissait en restant à Bagdad. Haroun avait une sœur d'une grande beauté, nommée Abbassa, qu'il chérissait également. Comme il ne pouvait se passer de la société de Djafar et de celle de sa sœur, et que les convenances ne permettaient pas à la jeune princesse de paraître sans voile devant le vizir, le calife les unit, mais avec cette restriction qu'ils n'auraient ensemble aucune relation conjugale. Cependant, c'est ce même Djafar, avec qui le calife vivait dans une si tendre intimité, qui devait être la cause de la disgrâce éclatante et de la fin tragique de tous les siens. Les raisons historiques de ce mémorable événement sont rapportées avec détail par Fakhr-Eddin. Un despote jaloux de sa puissance, un despote oriental, ne pouvait voir sans inquiétude l'influence qu'exerçait la famille des Barmécides et l'affection qu'elle s'attirait par ses libéralités.

Voici ce que dit l'historien arabe que nous avons déjà nommé, à propos de l'éclat que jetèrent sur le règne de Haroun-al-Raschid, l'administration et l'influence des Barmécides : « Cette famille était le diadème du front du siècle et la couronne de la tête du temps. Sa noblesse et sa générosité sont restées proverbiales ; tous les hommes accouraient vers elle, toutes les espérances reposaient sur elle. Le monde lui accorda ses faveurs les plus précieuses. Jahia et ses fils étaient comme des étoiles étincelantes, comme des mers sans limites, comme des pluies fécondantes. Chez eux, la réunion des talents était nombreuse, les degrés de l'intelligence étaient élevés. A leur époque, le monde florissait et l'empire rayonnait. Ils étaient la consolation des affligés et le refuge des exilés. »

En outre, les Barmécides favorisèrent puissamment les lettres et les arts, dont ils se montrèrent les protecteurs éclairés et intelligents. Les savants et les poètes arabes les plus célèbres de l'époque accouraient en foule à la cour de Haroun-al-Raschid. C'est dans cette circonstance, après soixante ans de prospérité non interrompue, que les Barmécides tombèrent subitement en disgrâce. Haroun leur retira sa faveur, leurs honneurs, leurs biens, leur liberté, et leur ôta même la vie, de sorte que cette malheureuse famille devint un des exemples les plus frappants et les plus déplorables de l'instabilité des choses humaines. Les historiens arabes attribuent ce revirement subit de fortune à différentes causes, et entre autres à celle-ci : on accusa les Barmécides de suivre en secret la religion persane, le culte du feu, qui était celui de leurs ancêtres. Mais voici sans doute la véritable, la seule cause de cette fameuse disgrâce presque unique dans l'histoire. Djafar, uni à la belle Abbassa aux conditions qui ont été exposées plus haut, tint longtemps sa promesse ; mais il reçut un jour de sa belle épouse des vers qui peignaient en traits de flamme la passion dont elle était dévorée. Le malheureux Barmécide, qui brûlait du même feu, oublia le terrible serment, et Abbassa mit au monde un fils, qui fut secrètement élevé en Arabie. Haroun dissimula quelque temps sa colère et continua à prodiguer à Djafar ses amitiés ; mais, un soir qu'ils se trouvaient l'un et l'autre à Anbar, près de Bagdad, Haroun ordonna subitement à son eunuque noir, Mesrou, le même que l'on voit si souvent figurer dans les *Mille et une nuits*, de se rendre avec des soldats dans la maison qu'habitait Djafar et de lui trancher la tête.